



Centenaire de la Grande Guerre

ATTON

LETTRES DE CORRESPONDANCE

14-18
CENTENAIRE

Sainte Geneviève, le 7 novembre 1914

Ma chère Petite femme,

Je viens vivement répondre à ton aimable lettre. Je suis heureux de savoir que vous n'êtes pas trop en retard pour faire les bûches. Si vous finissez que huit jours après la Toussaint, vous ne serez pas trop en retard et si le temps est le même que à Sainte Geneviève, les choux doivent pousser à vue d'œil. Je n'ai pas reçu ta carte mandat encore s'en est que vous n'avez pas bien mis l'adresse. Auriez-vous pas mis au 114 éme quelquefois. Enfin j'espère qu'il viendra. Tu diras bonjour à Ferret et à Auguste à ma place. Si j'étais pas si loin, je lui ferais passer un paquet de tabac. Nous en sommes pas privé. La bouche m'en fait mal le soir. Mon vieux Ferret, je suis heureux de savoir que vous êtes chez nous et je suis que vous êtes capable de nous remplacer. Mon vieux, quand je bourne ma pipe, je songe à vous, à la petite chiquette. Nous sommes toujours tranquille et pas malheureux et en bonne santé. Je vous souhaite que vous en soyez ainsi. Bon jour aux amis sans oublier ma petite Elise qui ne m'oublie jamais. Je finis en embrassant du fond du cœur et embrasse toute la famille à ma place et t'oublie pas mes deux fillettes. Au revoir ma chère Petite.

Ton mari qui ne t'oubliera jamais

Joseph

Morville, le 20 décembre 1914

Ma chère Petite femme

Hier, je te disais que je n'avais pas reçu toute l'argent que tu m'avais envoyé mais si, l'ai tout touché car hier matin j'ai reçu 8 lettres et hier soir 5 alors j'ai trouvé d'autre dans une autre lettre du soir. Alors donc que j'ai touché 20. Je te remercie beaucoup et j'ai touché ton paquet aussi et nous étions heureux. Je te l'ai déjà dit sur une autre lettre. Ce matin j'ai quitté le bois pour aller au bourg de Morville auprès des boches pendant trois jours. Là, nous sommes mieux que dans le bois car nous sommes dans des maisons qui sont vides car les habitants ont évacué le bourg depuis un mois. C'est triste de voir cela car toutes les maisons sont vides par les soldats. Vous n'êtes pas heureux, je le sais. Mais, ces gens sont encore plus à plaindre que vous car ils ont tout laissé. Il y a même encore des cochons qui sont dans les écuries à souffrir. Malgré que nous sommes pas loin des boches, couchons souvent à la belle étoile car nous sommes à demie les jours de gardes et c'est dire la nuit dernière pour la veille du dimanche nous avons pris chacun 6 heures de nuit et à 3 heures du matin nous avons fait la relève du bois à Morville. Alors j'ai touché les mûres à blanc et au jour d'hui nous jouons à la manille dans les maisons étant encore de garde. Je suis toujours en bonne santé et pas bêteux. Je finis en embrassant Père, mère, frère, sœurs. Embrasse mes deux chères à ma place et je te oublie celle qui prend autant de peine pour moi.

Au revoir
Joseph



Joseph ALERTEAU

Joseph ALERTEAU était soldat au 314 RI, héros des combats de Sainte-Geneviève

Joseph reviendra parmi les siens après l'Armistice. Il reprit le travail dans sa ferme, il décédera à St Sauveur en mars 1947. Son épouse Radegonde décédera le 27 juin 1970.

Ma chère Petite femme,

J'ai été très heureux ce matin en recevant tout d'abord un joli paquet qui était très bien rangé. J'ai trouvé une jolie boîte de viande qui est, de leur qu'il est, devant le feu en train de se dégrader et une jolie chopine de malaga. Après avoir passé notre messe de minuit de garde, j'ai trouvé c'est joli chose et une heure plus tard je touche une lettre qui m'a fait grand plaisir en voyant que Paul était rendu chez nous. Qu'elle joie que vous devez avoir éprouvé dans cette lettre. Il me en lisant cette lettre que je prenais part à cette joie. Je voit tout les voisins à faire la cassolette avec Paul et je vois Papa et Maman. Qu'il devaient être heureux dans ce moment. Cela les aura tranquillisés. Ils auront vu que je vous disais pas de mensonge. Il doit aussi se sentir heureux en ce moment d'être à passer quelque jours auprès de vous. Je suis toujours dans les bois sous nos cabis couvertes de feuillage. Le temps est un peu moins humide. Nous avons de la gelée et un peu de neige mais ce matin la neige est fondue.

Nous sommes toujours à-peu-près tranquille jusqu'à l'heure de l'infanterie mais les canons dorment jours et nuits. Nous comptons retourner à Atton pour nous faire vacciner contre la typhoïde demain. Je pense que notre messe de minuit a été sonnée que la votre car au moment de 10 1/2 au lieu des cloches, c'était les canons et à braille comme ont été notre jour de Noël nous le passons à faire des tranchées. Mais enfin nous sommes pas malheureux car le petit Jésus nous a tout apporté quelque chose. Alors, nous à l'heure d'ici une demie heure lui faire honneur. La compagnie nous a donné à chacun une cigarette et quelques cigare et une orange. Je suis toujours en bonne santé et nous comptons que le petit Jésus viat nous apporter la paix d'ici peu et que nous puissions rejoindre nos plus chers.

Je vous souhaite une bonne santé à tous. Bonjour aux amis. Embrasse toute la famille pour le jour de l'an à ma place. Je finis en vous embrassant. Donne un baiser à mes deux chères sans oublier ma plus chère que je n'oublie jamais et que je voit qui ne m'oublie pas dans aucune chose. Dis bien des choses à Paul à ma place et je me sent très heureux de le voir auprès de vous et je lui souhaite une bonne chance et que Dieu le garde auprès de vous et sans retourner au feu.

Au revoir je vous embrasse tous. J'écris sur la boîte en carton sur mon genou.

Joseph

La MOINIE le 18 novembre 1914
Mon cher Petit Joseph,

Je fais réponse à ta petite lettre que j'ai reçue ce matin avec plaisir et sur tout te voir en repos et de retour à Milleville et tu me dis que tu étais au près d'un bon feu. Il me semble que tu devais te trouver heureux car tu ne verras point de feu tous les jours. Si cela continue seulement jusqu'au bout malgré le temps qui pourrait bien long. L'on patientera en core avec plus de patience. Tu me dis aussi que tu as écrit à tout le monde du Plessier. Il seront bienheureux de recevoir de tes nouvelles. Je te dirais mon cher ami si tu pouvais écrire à Louis Alerteau, curé d'Huail (il serait bien content aussi d'avoir de tes nouvelles. Tant de Villeneuve y est parti de ces jours. Je te dirais que nous avons un temps qui commence à être pas chaud aussi nous. Mes ce que je fais bien songer encore davantage à vous tous mes pauvres amis car nous, nous pouvons encore nous chauffer quand nous avons froid. Mes vous, ce n'est pas la même chose. Il ne faut pas ce conter sur le feu ni les bons lits que nous avons et je t'assure que tous les soirs je me maudis d'être si bien couché et vous, vous voir sur une petite couche de paille. Encore, si vous en saviez toujours, mes non. Comme ce pauvre Stanislas, de ce temps là, qui demeure dans les tranchées, a vraiment, j'y songe continuellement.

Voilà deux jours que nous avons de fortes gelées blanches. Nous avons labouré depuis qu'il ont terminé les en blaisons. Le petit pans les vers aires au no et la noue à l'âne, à présent les voilà tranquille. Pour quelques jour Papa vas pouvoir se reposer. Cela le tranquillise beau coup.

Au revoir mon cher ami et t'embrasse bien fort. Nous sommes tous en bonne santé et je t'assure que j'ai un appétit sans pareil. J'ai honte de tout ce que je mange. Quand tu reviendra, tu me verras bien plus grasse que quand tu a partir et les 3 petites filles aussi et qui t'embrasse mille et mille fois.

Radegonde qui songe continuellement à son cher Joseph.

Son épouse Radegonde

Les lettres sont authentiques.

La correspondance de Joseph et Radegonde est exposée pour la commémoration de la Grande Guerre avec l'autorisation de la famille, Monsieur Jacques Minault (Petit fils) que je remercie.



Chapelle dans les bois dit «les 4 fils Aymon»



Baraque en planche dans la forêt

Jamais les Français ne se sont autant écrits pendant la Première Guerre Mondiale. Si le rythme d'une lettre par jour était courant, certains soldats écrivaient et en recevaient deux, voire plus encore... Tous les soldats écrivaient, officiers ou hommes de troupe et presque tout le temps aux parents, épouse, aux amis de la famille, aux camarades de combat, même peu éloignés, car il est difficile, voire impossible de se déplacer. Pour beaucoup, écrire devint une habitude, presque une manie.

Le courrier fut un lien très fort avec l'arrière et surtout la famille. Compléments indispensables de la correspondance, les colis apportaient un soutien aux soldats: nourritures, tabac et souvent de linge (renvoyé par la famille après lavage). Ces écrits restent aujourd'hui un document essentiel et offrent un remarquable éclairage sur l'époque et sur les mentalités.